

LES HUMBLÉS MARTYRS

LA FEMME DE JEAN TOURNIÉ

—Mais à quoi songez-vous, Mme Louise, de vous embarrasser de cette bête ! Cela vous donnera du tintin là-haut ; et je crois que vous en avez assez sans ça !

La femme interpellée ramena son tablier sur quelque chose qui s'agitait dans ses bras.

—C'est si petit ! ça tiendra si peu de place ! dit-elle.

—Et Tournié ? Il n'en vira pas, d'avoir un animal chez lui ! Vous aurez des raisons rapport à ça, ma pauvre Louise !

—Bah ! répliqua Louise avec un petit mouvement d'orgueil blessé, Jean n'est pas si mauvais que vous croyez !

—C'est votre affaire, après tout, murmura la voisine qui haussa les épaules ; avec ça qu'il est tendre, votre homme !

L'autre ne répondait pas, elle montait ses six étages. Arrivée à la chambre qu'elle habitait, elle déroula son tablier et posa par terre ce qu'elle portait, un petit chat, vieux de vingt-quatre heures à peine, oublié dans le massacre de ses frères et sœurs. De provenance vulgaire, de fourrure commune, l'animal ne donnait aucune espérance de grâce ou de beauté. Enfant du peuple, il était né sans doute dans la boue de la rue, ou sur les tas d'immondices qui couvrent, au grand matin, le pavé de Paris.

—Pauvre petit ! criait Louise, qui avait mis dans une soucoupe un restant de lait, et le donnait au chat par gouttes, ce sera amusant de le voir jouer, quand il sera plus grand !...

Elle agaçait, de son doigt noirci par les piqûres d'aiguilles, le museau rose de la bestiole ; tout-à-coup, elle se releva, enveloppa le chat de son tablier qu'elle ôta, dissimula le tout derrière une chaise, et serra vivement la soucoupe au lait dans le buffet.

Un pas d'homme montait dans l'escalier.

La voisine n'avait pas eu tort en parlant de la colère de Jean, car Louise était pâle quand l'homme entra dans la chambre.

—Nom de nom ! Quel fichu temps ! dit-il en secouant sa casquette trempée par la pluie.

Habitée à entendre des jurons et des plaintes pour tout bonjour, Louise, sans parler, posa sur la table le vin et le verre qui complétaient le dîner préparé pour son mari.

—Encore du bœuf et des pommes de terre ! fit l'homme de mauvaise humeur ; c'est pour la troisième fois de la semaine ! Tu ne peux donc pas me changer de plat ! Là-bas, chez le marchand de vin, il y a de la gibelotte, du veau...

Je le pense bien, dit-elle timidement, et, allumant la chandelle, car la nuit venait. Mais c'est bien plus cher, vois-tu, Jean.

—Plus cher ! tu n'as que ce mot là à la bouche ! Il faut pourtant se nourrir quand on travaille ! Du pain et du fromage avec de l'eau, c'est bon pour les femmes, qui ne font rien que coudre ! mais quand il faut limer, frapper du matin au soir !...

—Tu ne travailles pas souvent du matin au soir, Jean, reprit la femme d'un ton un peu plus ferme, et il y a autre chose pour ton dîner que du pain et du fromage... Quant à ne faire que coudre, va, je t'assure, ajouta Louise en voyant dans un petit miroir ses traits pâlis et tirés, que c'est long les journées, sans compter bien des nuits...

—Allons ! laisse-moi avec tes jérémiades, dit brusquement Tournié. Tu n'es pas pire que les autres, n'est-ce pas ?

Il se fit un silence.

—As-tu du café ? demanda Jean quand quand le repas fut terminé.

Elle tressaillit.

—Non, Jean ; je n'ai pas pu ; je n'avais plus d'argent... j'en aurai demain, tu sais, pour ces chemises...

—Un propre dîner ! cria l'ouvrier ; pas seulement de quoi faire digérer ! Quelle baraque !

Il attira à lui la lumière, alluma sa pipe, déploya son journal et se mit à lire, l'oeil froncé et l'oeil mauvais.

Louise avait repris son travail ; on entendait son aiguille courir dans la toile neuve.

—Qu'est-ce qui remue par là ? demanda l'ouvrier qui détournait tout-à-coup la tête.

Un petit cri, faible et indistinct, partait d'un des coins de la chambre.

—Je ne sais pas !... c'est pas grand chose... balbutia Louise.

—On dirait un chat ! s'écria Tournié.

—Un chat... oui, c'est sans doute un chat qui court quelque part sur les toits, essaya la femme qui tremblait tout à fait.

Au même moment, quelque chose, enveloppé dans de la toile bleue, sortit de dessous une chaise et roula jusqu'au pied de la table.

Louise voulut se précipiter, mais il n'était plus temps. De dessous le tablier sortait une petite tête, un petit corps, une petite queue, enfin tout le petit animal dont le faible miaulement se répétait.

—D'où sort-elle, cette sale bête ? demanda l'ouvrier ; voyons, jette ça aux ordures...

—Je vais te dire, Jean, fit la femme qui vint à lui en riant d'un petit rire faux, c'est une idée ; il était dans la rue, on avait noyé les autres, alors j'ai pensé... Comme je suis seule toute la journée, c'est gentil à voir jouer, les chats... j'ai pensé que tu me le laisserais garder, Jean ?

L'homme avait posé sa pipe et regardait la femme avec une stupeur si brutale, qu'elle se sentit défaillir.

—Ne te fâche pas ! balbutia-t-elle, je...

—Un chat ! parbleu ! un joujou pour t'amuser, grande bête ! glapit Tournié en chantant de déverser enfin sa bile ; tu me rognas sur tout, tu me laisses manquer de tout ; ni café, ni eau-de-vie ! parce qu'on n'a pas le sou, censément ! et madame veut avoir des animaux ! pour se distraire ! On prendra sur ma part pour nourrir le chat ! Eh parbleu ! c'est peut-être déjà fait ! fit-il en ouvrant violemment le buffet.

Elle trembla ; le premier objet que l'homme avait aperçu était la soucoupe ou restaient quelques gouttes de lait.

—Tiens ! cria Tournié, en lançant la soucoupe au visage de sa femme ; elle courba la tête, pas assez promptement pour qu'un éclat de porcelaine ne l'atteignît pas à la joue, en faisant une légère entaille—et puis, tiens ! ta bête !

Ivre de fureur, lâche et terrible à la fois, il saisit par les quatre coins le tablier renfermant le chat, et le frappa de toutes ses forces contre les pierres du foyer.

Il y eut quelques petits cris plaintifs, puis plus rien.

—Le voilà propre maintenant, ton joujou ! ricana Tournié en lâchant le tablier.

Le tablier était plein de sang, et la tête fracassée de l'animal retombait sanguinolente !

—Et pas de pleurnicheries où je t'en fais autant ! dit Jean qui repoussa le tout du pied, et reprit sa pipe et sa lecture.

Elle essuya sa joue, se remit à son ouvrage et se tut.

Elle travaille, le cœur pante, la tête lourde. Après des bâillements, des jurons, des coups de poing sur la table, l'ouvrier s'est mis au lit. Il dort, la figure tournée vers sa femme, et sous son dur sommeil d'homme lassé, on voit encore la colère aveugle et folle.

Il est 9 heures, c'est bien tard, et pourtant Louise n'est pas couchée. Elle a posé son ouvrage sur ses genoux, elle écoute la pluie tomber et regarde l'homme endormi. Elle sourit, car elle découvre dans ses traits défigurés par les excès et la violence, le beau garçon qu'elle a tant aimé.

Tournié dort toujours. Sa femme le regarde, non plus avec amour, mais avec désespoir. Comme un flot amer, monte en elle le souvenir des premiers mensonges de Jean, des premières nuits passées hors du logis, de la première fois où il est revenu trébuchant, les yeux injectés, la lèvre stupide, la lèvre lubrique, ivre enfin ! et de vin et d'une nuit passée Dieu sait où ? Que de larmes, de déchirements, de luttas pour faire revivre l'amour, ce mort qui, même pour ses disciples les plus fervents, n'a point de résurrection !

Louise ne peut détacher ses yeux de celui qui dort là ; ce n'est plus avec dé-

sespoir, avec larmes qu'elle le regarde, c'est avec horreur et dégoût. Elle se souvient des coups, des meubles brisés, des humiliations, des lâchetés, des détails immondes de cette existence où Jean s'est roulé comme dans la fange du ruisseau ! Elle songe à ses poignets meurtris, à son dos fatigué, qui porte tant de traces de violence, à ses dents jadis si belles qu'un coup de poing a brisées dans sa bouche. Maintenant, ce n'est plus la douleur, c'est la colère qui monte du cœur au cerveau ; pourtant, Louise hésite...

Ses yeux se portent sur tous les points de la chambre. Elle les arrête enfin sur un paquet jeté à terre. C'est le tablier des plis duquel sort, avec des airs comiquement lugubres, la tête brisée du chat, de son joujou—comme a dit Tournié.

Celui-ci s'agite dans son sommeil ; il balbutie quelques mots : il rêve, puis se retourne lentement, et se rendort la figure tournée du côté du mur.

Quel étrange changement s'est donc fait dans l'esprit de la femme de Jean Tournié ? Elle n'a plus ni larmes, ni crainte, ni colère. Il lui semble que, tout-à-coup, elle voit clair, comme un aveugle auquel on rendrait subitement la vue. Elle regarde au dehors, le jour est venu. Sans bruit, sans hâte, elle ouvre une armoire et en tire les quelques vêtements qu'elle possède. Elle en fait un paquet qu'elle plie proprement et qu'elle attache avec des épingles. De derrière un chandelier, placé sur une planche, elle prend quatre pièces de cinq francs en or, une cachette ! De ces quatre pièces, elle en met deux dans sa poche, les deux autres sur la table, bien en vue.

Elle prend le paquet, descend les étages ; il est six heures.

Tournié dort toujours.

Au moment où elle va mettre le pied dans la rue, la voisine l'arrête.

—Vous allez travailler, Mme Louise ?

—Oui.

—Et lui, là-haut ? il n'a rien dit, votre homme, pour le chat ?

—Rien du tout ! répond tranquillement la femme de Jean Tournié.

—Allons ! tant mieux !

Il y a trois mois que Louise a repris du travail dans un magasin. Elle est moins maigre, moins pâle. Elle serait presque jolie encore s'il ne lui manquait pas deux dents de côté. Elle loge chez une brave femme qui la soigne bien, elle est prisible.

Un jour, en sortant reporter son ouvrage, Louise a vu quelqu'un sous la porte qui paraissait attendre : c'est Jean Tournié. Elle allait passer sans s'arrêter, mais il lui mit la main sur le bras.

—Je suis venu pour te chercher, Louise, dit-il en machant ces mots. Voyons, quand on a été ensemble, on ne se quitte plus, sacrédié ! J'ai été dur et mauvais avec toi, c'est possible... on a ses vilains moments... mais c'est passé !

Louise le regarde sans colère.

—Non ! dit-elle, je ne retournerai pas avec toi, Jean.

Le ton est si froid que l'homme a tressailli.

Alors lui l'ivrogne, le brutal, a prié, supplié, il a parlé des années heureuses, des amours d'autrefois ; il demande de faire de Louise sa femme, sa vraie femme.

A tout elle a répondu :

—Je ne retournerai pas avec toi, Jean !

—Tout cela, s'est écrié Tournié, à propos d'un misérable chat !

—Non, a dit la femme en le quittant, à propos de douze ans de misère !

Jean Tournié est rentré ce soir là sans être ivre. Des voisins ont dit qu'on avait entendu pleurer dans sa chambre.

Jean Tournié et sa femme ne se sont jamais revus.

GEORGES GRAND.

LE PRÊTRE SAUVÉ

Pendant le règne de la Terreur, on vit des dévouements admirables ; bien des familles osèrent se compromettre auprès du tribunal révolutionnaire pour donner asile à de saints prêtres, qui purent ainsi faire encore quelque bien.

Un prêtre s'était réfugié chez un fermier. Les gendarmes en ayant été informés, firent une descente chez lui vers le soir. Toute la famille se trouvait réunie autour du foyer domestique. Le prêtre s'était déguisé en domestique.

Les émissaires de la révolution entrèrent, tout le monde pâlit, ils demandèrent au fermier s'il ne cache pas chez lui un prêtre. Le fermier, sans perdre son sang-froid, leur dit :

—Messieurs, vous voyez bien s'il y a des prêtres ici ; mais il pourrait se faire qu'il y en eût de cachés chez moi, sans même que je le sache. Je n'en réponds pas ; faites votre devoir, visitez la maison depuis la cave jusqu'au grenier.

Puis, s'adressant au prêtre, il lui dit :

—Dis donc, Jacques, prends la lanterne et va conduire ces messieurs partout : fais leur voir le moindre réduit de la ferme.

Les gendarmes firent une visite très minutieuse dans toute la maison, en vomissant mille imprécations, mille menaces contre le prêtre, se promettant bien de lui faire payer cher la peine qu'il leur donnait, s'ils parvenaient à le découvrir. Voyant que leurs recherches étaient inutiles, ils prirent parti de se retirer.

Jacques, qui n'était autre que le prêtre travesti en garçon de ferme, leur dit au moment de leur départ :

—Messieurs, n'oubliez pas le garçon, s'il vous plaît.

Ils lui donnèrent une pièce d'argent et le remercièrent beaucoup de sa complaisance.

Grâce à cet innocent stratagème, le prêtre put encore essuyer bien des larmes.

HISTOIRE D'UN BATEAU A VAPEUR

Le 10 août 1803, il y a soixante-dix-sept ans, Fulton fit évoluer sur la Seine, à titre d'expérience et en présence d'un nombre immense de spectateurs, un bateau à vapeur qu'il venait de faire construire.

Ce premier essai de navigation à vapeur réussit à merveille ; tout fier de ce succès, Fulton fit demander au premier Consul de vouloir bien faire examiner son bateau par l'Académie des sciences.

Mais Bonaparte accueillit fort mal cette demande.

—Toutes les cours de l'Europe, s'écriait-il, sont assaillies par de prétendus inventeurs qui croient changer la face du monde. La plupart sont des aventuriers. Qu'on ne me parle plus de cet homme.

Fulton, découragé, partit pour l'Amérique, et le 10 août 1807, il lançait le bateau à vapeur le *Clermont* sur une petite rivière près de Boston ; puis il organisa un service régulier à vapeur entre New-York et Albany. Le premier voyage se fit à vide. Au retour il y eut un passager, un seulement.

Quinze jours après, la foule des voyageurs était si grande qu'il fallut construire en toute hâte de nouvelles embarcations. La navigation à vapeur venait d'être créée aux Etats-Unis. C'était l'événement le plus considérable qui se fût accompli depuis la guerre de l'Indépendance.

Ce ne fut qu'en 1846, le 28 mars, qu'un autre bateau à vapeur, l'*Elise*, se hasarda encore sur la Seine, après avoir traversé la Manche, car il venait de Londres. Cette fois on lui fit grande fête ; on tira en son honneur une salve de vingt-un coups de canon, et Louis XVIII se montra au balcon des Tuileries pour saluer son arrivée.

Un jeune homme, grâce à de nombreuses et hautes protections, arrive à être reçu avocat.

—Quoi ! ce n'est que cela, dit-il, en retournant près de ses confrères. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais présenté mon cheval à l'examen.

—Mon cher ami, répondit un professeur à l'ouïe fine, vous auriez eu tort. Nous ne recevons qu'une bête à la fois.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtres, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.